

Pasteure Béatrice Cléro-Mazire, prédication pour l'Oratoire du Louvre le 31 décembre 2023

Bonne Année ! Année de Grâce !

(Lévitique 25, 8-10a)

Tu compteras sept sabbats d'années, sept fois sept ans ; la durée de ces sept sabbats d'années sera de quarante-neuf ans. Le dixième jour du septième mois, tu feras retentir la trompe de l'acclamation : le jour de l'Expiation, vous ferez retentir la trompe dans tout votre pays. Vous consacrerez la cinquantième année et vous proclamerez la libération dans le pays, pour tous ses habitants ; ce sera pour vous le jubilé.

Quelle année fut 2023 ? Quelle année sera 2024 ? Difficile de répondre. Dans la Bible, le livre du Lévitique semble donner la méthode pour décréter ce que sera l'année du jubilé. Il semble que proclamer une année de grâce suffise à faire advenir la grâce de Dieu. Est-ce si facile ? Peut-on décréter une année de grâce quand la guerre dévaste le pays ? Peut-on proclamer une année de grâce alors que la sécheresse ou la famine sévit l'année d'avant ? L'humanité vit plus ou moins bien selon ses décisions et ses efforts, mais aussi selon les circonstances, et la grâce pour tous ne peut que très rarement se décréter. Les vœux de cette année seront échangés sur fond de catastrophe naturelle, avec les sécheresses terribles de cette année, les inondations dévastatrices ou les incendies auxquels personne ne pouvait vraiment faire face qu'avec une part de résignation.

Nous nous souhaiterons de bons vœux en ayant toutes et tous une pensée pour l'Ukraine, envahie depuis février 2022 déjà. Nous penserons aussi au conflit meurtrier qui continue à Gaza.

Et puis, individuellement, chacun aura au cœur une cause pour laquelle il aura essayé d'agir, les enfants qui dorment dans les rues de Paris, les réfugiés qui fuient leur pays et qu'on peine à accueillir dans de bonnes conditions, les familles qui ne peuvent plus se nourrir correctement à cause de l'inflation. Dans certaines familles, on pensera à une victime du terrorisme qui ne fêtera jamais plus les fêtes de fin d'année avec personne ; dans d'autres, on pleurera une maman disparue sous les coups de son conjoint et dans d'autres encore, on vivra, dans l'angoisse, le diagnostic d'une maladie grave. La liste pourrait s'allonger à l'infini.

Il serait d'ailleurs possible de faire la liste de tous les bonheurs qui ont émaillé la vie de nos contemporains. Les succès, les progrès, les naissances heureuses, les découvertes prometteuses, les avancées des recherches médicales, la nature qui renaît dans les espaces naturels protégés, les nouvelles œuvres artistiques, bref, partout où l'humanité se réjouit et s'émerveille.

Cette année encore, nous nous embrasserons sous la branche de gui, selon la tradition celte, ou sur les Champs Élysées selon la tradition parisienne, avec de l'ancien et du neuf plein la tête et l'envie de marquer un temps, de rythmer la vie, d'oublier un peu d'hier et d'espérer beaucoup demain.

Mais d'où vient donc cette tradition du nouvel an qui nous incite à faire rupture dans le

temps et à imaginer une année passée et une année nouvelle. N'est-ce vraiment qu'une convention ? Est-ce le désir de faire advenir du nouveau ? Ou bien est-ce la conjuration d'un sort qui semble s'abattre sur chaque vie humaine, au hasard. Et Dieu dans tout cela ? Est-il complètement absent de cette fête ?

Année nouvelle ou année passée, tout n'est qu'affaire de calendrier et comptage du temps. Notre civilisation a hérité du 31 décembre et du jour de l'an de la Rome antique qui fêtait ce jour-là le dieu Janus, dieu du renouveau.

Mais selon le temps du calendrier juif, l'année nouvelle n'est pas associée au renouveau de la nature, ni à la lumière du soleil qui revient et nous fait sortir des jours les plus courts de l'année vers les jours les plus longs. Le judaïsme fête le nouvel an en deux fêtes qui encadrent ce qu'on appelle dans la religion juive les jours redoutables. Ces deux fêtes sont : *Rosh Hashanah*, la fête qui coïncide avec la nouvelle lune et *Yom Kippour*, le jour du pardon. Le nouvel an est donc un jour de jugement : *Yom- Ha-Din*.

Rosh Hashanah et *Yom Kippour* sont toutes deux des fêtes de retour, *teshovah* en hébreu, c'est-à-dire des fêtes de retour de l'humain vers Dieu. Rien à voir alors avec une religion naturelle qui s'appuierait sur la symbolique de la lumière ou de l'obscurité, mais plutôt une religion de l'examen de conscience qui considère la vie et toutes ses préoccupations quotidiennes, comme autant de motifs d'éloignement de l'humain par rapport à Dieu et qui nécessite un temps pour revenir, une fête pour rompre le temps profane et réduire la distance qui nous sépare de Dieu.

Durant ces fêtes, le son du *shofar*, la corne de bélier, retentit pour évoquer le souvenir du bélier qui fut sacrifié à la place d'Isaac. Fête de pardon et de repentir, ce temps de nouvel an n'est donc pas compris comme l'effacement d'une ardoise pour repartir à zéro, mais plutôt comme un questionnement intérieur et communautaire qui dresse le bilan d'une existence, une coupe dans le temps, qui laisse voir où l'on en est de ce que l'on voulait faire, de ce que l'on est en train de construire, de ce que l'on rêve de faire. Mais c'est aussi le moment où l'on regrette ce que l'on a fait et que l'on ne voulait pas faire, ou que l'on n'aurait pas dû faire.

Mais où est la grâce chère aux chrétiens dans ce calendrier de la vie intérieure ? Dieu n'est-il

qu'un juge qui nous reprend comme des enfants qui auraient oublié son autorité de Père ? Le nouvel an peut-il n'être qu'une affaire de conscience et de culpabilité ? On peut le comprendre ainsi, bien sûr, mais on peut aussi le comprendre comme ce temps nécessaire pour avancer en regardant le chemin déjà parcouru pour en tirer quelque leçon. La grâce n'a pas besoin de repentir pour que Dieu la donne, me direz-vous. La grâce efface tout ce qui nous sépare de Dieu et de notre prochain, tout ce qui rompt la relation d'amour à laquelle la foi nous appelle. La grâce relève de l'amour inconditionnel de Dieu et elle est elle-même inconditionnelle.

Est-ce vraiment cela la grâce ? Un oubli salvateur ? Et que deviennent celles et ceux qui ont pâti de nos erreurs, de nos fautes, de notre péché ?

Le malentendu si fréquent, qui fait dire aux observateurs extérieurs du protestantisme qu'il est le courant chrétien d'une foi laxiste qui permet tout puisque tout est pardonné d'avance, ne vient-il pas de cette méconnaissance des racines juives de la grâce chrétienne ?

D'ailleurs, la grâce n'est pas une invention aussi chrétienne qu'il le semble, si l'on en croit le passage que nous avons lu et qui nous parle d'un calendrier dans lequel sept fois sept ans sont comptés jusqu'au jour du pardon (le Yom Kippour) pour proclamer une année de grâce, de libération des humains, un effacement de la dette devenue impossible à rembourser. L'année du jubilé, est une année de grâce, un sabbat XXL qui concerne les quarante-neuf années précédentes et qui remet chacun à égalité sous le regard de Dieu.

La définition même de la grâce pour les Réformateurs. C'est une année de joie où les esclaves sont libérés, les endettés n'ont plus de soucis à se faire et les terres sont restituées à ceux qui les avaient perdues à cause de dettes impayées. Cette année-là, on repart à zéro pour vivre. On oublie les erreurs, la condition d'autrefois, la honte et l'incapacité et on redonne une nouvelle chance de vie. L'année du jubilé est l'exemple extraordinaire de la grâce de Dieu appliquée à la vie humaine par les humains entre eux. Une sorte de fête à l'échelle de plusieurs générations humaines. Un temps entre le ciel et la terre dans lequel une vie humaine est élargie à plusieurs, ascendants et descendants, et qui nous parle d'éternité dans la finitude des jours.

Si nous remettons à l'échelle de notre propre vie une telle année de grâce, un tel sabbat, si nous la vivons dans notre foi intime, dans notre for intérieur, la joie du pardon ne se ferait-elle pas ressentir comme une jubilation ? C'est ce que la Réforme a affirmé à l'échelle individuelle quand elle a affirmé sa foi en une grâce de Dieu capable de nous permettre de repartir dans la vie malgré le péché, malgré le mal que nous ne voulions pas faire et le bien que nous ne faisons pas.

La figure du juif Jésus, annonce ce Dieu miséricordieux de l'année jubilaire. Quand Jésus

parle à chacun et à chacune, comme si le sabbat messianique avait commencé, il nous fait entrer dans ce temps de grâce qui rend toute espérance d'avenir possible.

Le temps du jubilé, c'est le temps messianique, le temps de la grâce de Dieu qui rejoint l'humanité. Mais ce n'est pas un oubli pur et simple du mal subi ou commis, non, mais c'est l'affirmation selon laquelle il est possible de vivre le temps béni de Dieu malgré le mal et la souffrance, au-delà du mal subi, ou après le mal commis. Dans le temps de rédemption qu'est le temps messianique, les victimes ont un avenir ; elles sont reconnues ; elles sont comprises dans leur dignité humaine et elles ne sont pas réduites à ce qui faisait d'elles des êtres à part, en marge de l'espérance. Dans ce temps messianique, les fautifs ne sont pas non plus réduits au mal qu'ils ont commis, et ils peuvent recommencer une autre vie loin de la violence et du forfait. La grâce n'oublie pas l'épreuve, la faute ou le préjudice, sinon elle oublierait chaque personne dans son individualité, dans sa responsabilité. La grâce n'efface pas les ardoises en négligeant les vies humaines. Imaginez un Dieu bon qui oublierait l'agression subie ou commise comme si ce n'était rien ? Quel Dieu inique serait ce Dieu ?

Non, la grâce de Dieu n'efface pas les ardoises négligemment ; en revanche, elle replace chacun sur un chemin d'avenir, chemin de repentir pour certains, chemin de consolation et de justice pour d'autres. Chemin droit pour des hommes et des femmes faits de bois tordu. Parce que la grâce, c'est le temps qui s'arrête pour pouvoir repartir autrement. C'est la spirale du mal interrompue par le droit, c'est la fatalité du mal, arrêtée par le changement.

Et si cette année nous entrons dans le calendrier messianique d'une humanité meilleure d'année en année, capable d'apprendre de ses erreurs, capable de se réformer sans cesse ? Et si, avant de formuler des vœux pour les autres, nous commençons par les formuler pour nous-mêmes ? Non pas pour choyer notre petit moi, non pas pour nous mortifier et vivre dans le remords, mais pour nous transformer et, de proche en proche, transformer ce qui fait monde avec nous ?

Et si cette année, nous décrétions qu'il y a un avenir pour notre planète, un droit pour nos sociétés, une égalité des chances pour nos enfants, une paix pour nos voisins ? Non pas pour nier la réalité, non, mais pour nous tourner vers l'avenir ensemble sur le chemin de vie où le Messie nous précède.

Bonne année de grâce à toutes et à tous.

AMEN